

A close-up, low-angle shot of a professional stage spotlight. The spotlight is illuminated, casting a bright, circular beam of light. The surrounding environment is dark, with some faint, hazy light visible in the background. The spotlight is mounted on a stand, and some cables are visible at the bottom.

PUTAIN DE FARCE !

Erik L.

Eric L.

Putain de farce !

© Eric L., 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6697-7

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Photographie de couverture : Matusciac

Ça y est, on est enfin arrivé !  
— Quelle heure est-il ?  
— Près de 3 heures du matin.

La nuit est épaisse.  
Au loin quelques aboiements.  
Des chiens perdus en quête de nourriture et d'affection pour certains.  
Plus loin quelques chats.  
Miaulements éparés à la recherche d'une partenaire.  
Une histoire de survie instinctive et animale.  
Sans lendemain.  
Sans importance.  
Si ce n'est au bout d'une gestation.  
Un truc vivant.  
Qui recommencera un cycle.  
Une évidence triste et amère.  
Une vie en fait !  
Et le fait qu'elle soit humaine ne change pas grand-chose en réalité.  
Mais faut pas le dire !  
Cela peut se penser mais pas le dire surtout en cette période !  
2019 à 2024 des années charnières.  
Une société où faut se taire par peur.  
Bien pire que la dernière guerre.  
Mais chut...  
Endormez-vous, c'est l'heure des lâches !

Le vent se lève comme pour exister.  
Un peu titubant au départ comme mon père lors de ses journées bien alcoolisées.  
Il en est mort de ce vin bon marché pour pauvres.  
Peut-être pas que ce cela d'ailleurs.  
Et si la méchanceté en avait été aussi la cause ?  
Mais faut surtout pas le dire cela fait mauvais genre même dans les familles ouvrières.  
La vinasse donc et cette violence qui s'est transformée avec le temps en méchanceté.  
Des menaces dans les règles du plus fort et de la peur engendrée.  
Puis des coups ici et là à celui qui passe au moment où il ne fallait pas.  
Moi je n'avais pas été invité.  
Dès le début.

À l'époque on avait parlé d'accident.  
Ce genre d'individus ne sachant pas ce qu'est réellement un accident.  
Je l'ai appris bien plus tard.  
On verra cela, peut-être.  
Plus tard.  
Si j'ai encore le temps.  
Autres pages, autres chapitres.  
Autres pleurs.  
J'en reviens à mon père.  
Lorsque j'étais petit, je croyais qu'il était marin.  
Il était toujours absent et il tanguait.  
Je me disais que c'était à cause des vagues, de la mer, de la tempête.  
Mais non...  
Ensuite, j'ai cru pendant longtemps que j'étais sa tempête.  
Il me l'a dit sous souvent.

- T'as gâché ma vie !
- ..., des pleures sourds et muets dans mon costume d'enfant.
- Ta mère m'a piégé et toi aussi !
- ... silence toujours. La peur au ventre de la suite
- Va me chercher une bouteille !
- ..., je m'exécute avec l'envie d'y mettre du poison.

Les minutes passent puis les quarts d'heures s'enchainent comme les litrons ineffables qui sentent la vermine et la pisse comme les marins d'Amsterdam.  
Jusqu'au moment du prétexte.  
Mon père était créatif pour chercher un prétexte moins pour la suite.

- Je vais te mettre une balle dans la tête !
- ... Balancé à terre... à attendre.
- T'es aussi surnois que ta mère, espèce de merde !

L'ivrogne revient les yeux injectés de violence et de mort.  
Un revolver à la main ou une carabine.  
Parfois même son couteau de l'armée du temps où il portait avec fierté un treillis.  
Le canon sur la tempe.  
Le couteau bien affuté en forme de scie au bout.  
Sa rapprochant de ma gorge.

— Alors, t’as rien à dire ?  
— ..., non, rien. Juste ne pas tâcher le sol.

La journée était passée.  
À respirer encore.  
Tremblant encore.  
Mais vivant.  
Ce n’était rien d’autre que le quotidien d’un gosse.  
Arrivé dans la mauvaise maison chez des personnes douteuses.  
Certains croient qu’on choisit ses parents et qu’il y a une explication à tous les événements de notre vie. Une rédemption.  
Une façon de refaire d’autres choses autrement.  
En mieux évidemment !  
À comprendre.  
Parce qu’on peut améliorer, s’améliorer.  
Parce qu’on a quelque chose à faire dans cette vie.  
Oui peut-être.  
Ou faut se rassurer comme on peut.  
Car dieu n’existe pas. !  
Car rien n’a de sens. !  
Juste une multitude d’actions créées au hasard.  
Sans relation les unes avec les autres.  
Des souffrances qui n’ont pas de sens.  
Mais ce n’est pas très agréable à croire.  
Mieux vaut se dire que c’est pour une cause.  
Une bonne tant qu’à faire.  
Ou alors, c’est bien ça : car on peut, on a la force de vivre cela pour le sublimer.  
Oui c’est bien sublimer, cela fait bien même écrit !  
Être fort, devenir meilleur.  
Cela donne du sens à toutes nos cicatrices.  
À toutes ces injustices.  
Cela transforme l’ignoble en pardon.  
Ou en monstre.  
Abimés.  
Juste détruit.  
Explosé par une grenade de grenailles et de sentiments.  
On pourrait même devenir responsable de n’avoir pas été plus fort que l’ignominie.

# .1

L'homme éteint son portable.

Referme un à un tous ses carnets remplis de notes et d'esquisses.

Une vie entière résumée sur du papier griffonné, gommé, barré, des mots de couleurs multiples.

Des photos jaunies aussi, collées, murmurées, froissées, caressées, arrachées.

Lui, si méticuleux dans les rangements de son quotidien, la déco de la maison.

Chaque chose à sa place ou chaque objet est maintes fois recadré au centimètre près.

Obsessionnel entre l'esthétisme poussé à l'extrême et sa quête de la perfection ne voyant que le détail qui en devient une terrible imperfection.

Il lave, range encore.

Recherchant à cacher ses démons.

Lui si chaotique dans son être.

Torturé, emplit de doutes, débordant de peur, prêt à tuer.

À défier les règles établies, la mort et tout le reste jusqu'à sa vie.

Enfant, il a tracé à la craie blanche sur le bitume d'un parking un trait sur plusieurs mètres.

Le jeu consistait à avancer sur ce trait sans jamais déborder.

Puis un jour, il est sorti de son propre cadre qu'il s'était lui-même imposé.

Avancer avec un pied débordant sur la ligne à ne pas franchir initialement.

Jamais les deux.

Border.

La ligne.

La liberté de transgresser.

L'intelligence de ne pas se faire prendre.

— Tu as terminé ? demande-t-elle

— Pour ce soir, oui.

— Satisfait de toi ?

— J'ai balancé !

— Pas trop j'espère !

— Comme d'habitude.

Elle sourit.

Elle le connaît.



Il le sait.  
Il s'en amuse.  
Elle, c'est Praia.  
Il, c'est Faro.  
Elle et lui se sont connus il y a quelques années déjà.  
Se sont reconnus, dirait un auteur fade et romantique.  
Un auteur chiant.  
Comme la plupart.  
Non pas reconnus.  
Se sont apprivoisés.  
Ont appris de leurs différences.  
Certes quelques fêlures en commun.  
De prime abord car chaque sentiment est si intime.  
Si particulier.  
Si personnel.  
Ce sont en fait deux personnages de romans.  
Mais pas n'importe lesquels.  
Du roman brut comme la vie.  
Des personnages paumés pour les bien-pensants.  
Des personnages d'oubliés.  
Ceux qui meurent sur le trottoir le temps d'une famine.  
D'une pandémie, de faim.  
Des gens normaux en fait.  
Ceux qui triment.  
Ceux qu'on ne voit car ils se lèvent trop tôt.  
Se couchent tôt car exténués.  
Ceux qui payent leur loyer en sacrifiant les repas.  
Ceux qui ne se plaignent pas pour donner un peu d'espoir à leur progéniture.

— Tu es partout où ?  
— Dans notre passé.

Elle se lève et va chercher une bouteille de rhum arrangé.  
La pose sur la table et en sert trois verres.  
Leur rituel.  
Un chacun et un pour l'invité surprise.  
Celui qui ne vient quasi jamais.  
Car il préfère rester discret.  
Ils l'ont surnommé affectueusement « l'ombre ».

Cette part que l'on à tous.  
Que l'on cache d'ailleurs bien plus qu'elle ne se cache.  
Faro sourit et repense à leur première rencontre.  
C'était le Sango club.  
Un club libertin.  
Situé sur la plage.  
Avec un accès direct à la mer.  
Musique cubaine et africaine.  
Dans une ambiance plutôt zen, asiatique.  
Un beau mélange.  
Du métissage.  
Du génré.  
De l'exotisme comme disent les blancs !  
Un endroit agréable pour boire, danser, sniffer et évidemment baiser.  
Un endroit non pas pour oublier, mais pour se retrouver.  
Soi-même.  
Les autres.  
Et assumer.  
L'endroit.  
Les considérations.  
Le plaisir.  
Un endroit à brûler pour les intégristes de tous bords.  
La frustration n'existe pas, seules les religions les dessinent.  
Faro avait pris ses habitudes dans ce club.  
Pouvant entrer même lorsque les soirées à thème étaient que pour les couples.  
Et c'était ce soir-là une soirée à mixte : couples et homme seuls.  
Il était au bar lorsque cette femme plantureuse est entrée.  
Vêtue d'une robe bleu transparente, évidemment nue dessous et des chaussures à talons transparentes.  
Elle portait un masque dévoilant ses yeux et une partie du visage.  
Lui, son mari peut-être, était quelconque.  
Les hommes sont toujours ordinaires pour les concurrents.  
Il y a des individus qui passent inaperçus, ceux qui font trop de bruit.  
Et ceux qui sont énigmatiques.  
Elle était de ceux-là.  
Une inconnue qui flottait au-dessus du sol.  
Une déesse.  
Elle ne buvait pas de champagne comme la plupart des femmes, mais du rhum mélangé à d'autres saveurs.